

A tout âge : faire société...

Michel Billé, Sociologue.

Paris 10 Mars 2016. Semaine bleue 2016

" Il nous appartient de veiller tous ensemble à ce que notre société reste une société dont nous soyons fiers: pas cette société des sans-papiers, des expulsions, des soupçons à l'égard des immigrés, pas cette société où l'on remet en cause les retraites, les acquis de la Sécurité sociale, pas cette société où les médias sont entre les mains des nantis, toutes choses que nous aurions refusé de cautionner si nous avions été les véritables héritiers du Conseil National de La résistance "

Stéphane Hessel : « Indignez-vous ».

A tout âge faire société...

Il s'agit d'abord d'une proposition formidablement positive que je trouve particulièrement bienvenue dans une époque qui nous fait douter chaque jour de notre capacité à faire société et particulièrement à introduire dans ce projet les générations les plus âgées. Les douloureux événements les attentats qui ont blessé notre pays nous ont certainement atteints dans notre capacité à nous sentir embarqués tous dans la même aventure sociétale...

Pas de date de péremption...

A tout âge : c'est clair, il n'y a pas de date de péremption. On arrête là les discours disqualifiant au motif de l'âge, l'âge ne peut jamais être un critère d'exclusion, de quoi que ce soit, le moment est venu sans doute de le redire de

le réaffirmer haut et fort. Même sous prétexte de discrimination positive l'âge ne peut pas être un critère discriminant.

Ex : visite médicale pour le permis de conduire... A plus forte raison arrêt du permis de conduire ou de voter au delà de...

Les vieux ne sont pas à jeter passé un certain âge, ils ont à participer à la vie sociale au même titre que tous les citoyens dont ils font partie à part entière.

S'il n'y a pas d'âge de péremption c'est la notion même de personnes âgées qu'il faut réinterroger à cause de l'amalgame qu'elle induit volontairement ou non mais qu'elle induit de fait. Je comprends bien que l'on utilise cette expression, il faut bien que nous parvenions à parler mais attention. Cette catégorie ou fausse catégorie contient en fait des réalités tellement différentes qu'il nous faut rester vigilants.

Des catégories multiples...

En 2006, dans le document intitulé « Vivre ensemble plus longtemps »¹ le Centre d'Analyse Stratégique suggérait de distinguer « *Trois groupes de population distincts qui se caractérisent par des modes de vie et des besoins différents, justifiant des actions publiques parfois spécifiques* ».

Les seniors : « *l'ensemble des individus ayant entre 50 et 75 ans. Encore en emploi ou à la retraite, ils sont bien insérés dans la vie sociale ou économique. Ils sont en bonne santé, même si des distinctions en termes de catégories sociales mettent en évidence des différences importantes.* »

Les « personnes âgées » (ou les « aînés », le « troisième âge ») désigneront les plus de 75 ans : « *c'est autour de cet âge que la santé se dégrade*

¹ Centre d'Analyse Stratégique (2010). *Vivre ensemble plus longtemps*, Rapports & Documents n° 28, Paris, La Documentation Française.

durablement et que des vulnérabilités plus ou moins importantes apparaissent. La vie sociale est parfois moins intense et des processus de retrait commencent à s'observer »

Enfin, au-delà de 85 ans, « le risque de perte d'autonomie s'accroît très fortement : c'est le « grand âge » marqué par des processus souvent accélérés de perte d'autonomie et de grandes fragilités »².

A cette catégorisation s'ajoute l'usage de données statistiques qu'il faut peut-être mettre en questions : aujourd'hui 20 % de la population a plus de 60 ans, en 2050 on peut penser qu'un tiers de la population aura plus de soixante ans.

Faut-il pour autant y voir un problème ? Ou pire un fléau social ? Certainement pas la longévité a augmenté mais l'âge pour les problèmes ou maladies ou handicaps qui accompagnent parfois la vieillesse n'a cessé de reculer et la médecine a su, souvent, se faire plus précise, plus pertinente, plus efficace etc.

Que devant cette réalité la société cherche à s'adapter c'est sans doute une bonne idée mais à condition que cette adaptation ne contribue pas à stigmatiser une tranche d'âge ou à construire des catégories de pseudo-citoyens exclus de fait... L'idée même de transition démographique laisse penser que nous passons d'une société à une autre, d'une population un certain rapport à l'âge à une population caractérisée par un autre rapport à l'âge, âge auquel nous ne serions pas spontanément adaptés. Belle manière de construire le problème que l'on veut traiter ?

² *Op.cit.*, p. 14

Or ce vieillissement de la population est une chance individuelle et collective à saisir dans tous les registres et pas seulement dans le registre économique. Les vieux sont intéressants parce qu'ils sont créateurs ou porteurs d'emplois c'est vrai mais s'ils ne nous intéressent que pour cela alors c'est leur pognon qui nous intéresse et non pas les vieux !

Des relations entre les générations...

« A tout âge » cette expression ne se contente pas de dire que tous les âges sont impliqués dans cette société que nous avons à faire mais elle dit ou sous entend que pour que nous fassions société il faut que tous les âges soient en relations interactives, se reconnaissent en interdépendance au lieu de renvoyer dos à dos les uns et les autres, avec des classifications absurdes du genre les dépendants d'un côté, les autonomes de l'autre. C'est l'interdépendance qui nous fait hommes et femmes. Ne brisons pas « l'inter »...

Une belle expression...

Belle expression que ce « faire société ».

On l'emprunte, au moins pour une part, à Jacques Donzelot³ qui l'a particulièrement mise au travail à propos de la politique de la ville aux États Unis et en France, avec le corollaire de cette expression: mixité sociale. Avant lui le philosophe Alain avait déjà mis en valeur cette formule : « Faire société ». Et puis pour ceux qui parmi nous ont une sensibilité particulière à

³ Jacques Donzelot : « Faire société. La politique de la ville aux États Unis et en France » 2003. Il avait également publié dans les années 90 un ouvrage intitulé : L'invention du social.

l'histoire du travail social, cette formule fait évidemment échos à une problématique historique : « faire du social ou faire le social ? »

Pour Donzelot faire société renvoie à une intention (on dirait aujourd'hui un projet politique) qui exige l'intervention d'une puissance publique. Durkheim, lui, expliquait que la société précède l'individu et qu'il ne peut, par conséquent, pas la créer... Alors peut-on faire société ou sommes-nous réduits à admettre que la société nous fait et que nous n'avons pas de prise sur ce phénomène. Belle problématique, beau paradoxe qu'il nous faut ouvrir pour le faire vivre. Évidemment la société nous fait mais nous pouvons contribuer à la faire, à la faire évoluer et pourquoi pas à la penser pour demain plus belle et plus juste qu'elle n'est aujourd'hui.

Pour ce qui nous concerne, je vous propose donc de retenir d'entrée deux dimensions qui me semblent essentielles :

D'abord dans l'expression Faire société on pressent l'action. Faire c'est agir et parler c'est déjà agir... De ce point de vue, ce que nous faisons aujourd'hui serait largement insuffisant si nous en restions là mais pourtant l'action commence ici.

Et puis on devine dans l'expression, même sans prendre le temps de creuser beaucoup plus cette notion, que « faire société » implique ***la mixité sociale et générationnelle.*** A tout âge c'est déjà un projet fabuleux, à tous les âges, mais le défi se décuple si nous ajoutons la dimension universelle globale... Bien sûr on ne peut prétendre à la fois faire société et faire le tri des bons avec lesquels on le fera et des mauvais avec lesquels on refuserait de le faire... « *Ne vouloir faire société qu'avec ceux qu'on approuve en tout, c'est chimérique, et c'est le fanatisme même.* » Alain Phillosophe (1868-1951)

A ces deux dimensions, je voudrais ajouter une remarque : Donzelot nous suggère que pour faire société il faut à la fois **une intention, un projet et une intervention de la puissance publique...** Eh bien : de même que l'on a inventé la politique de la ville, on vient d'essayer d'inventer une « politique du vieillissement » en prétendant, par la loi, adapter la société française au vieillissement. Le résultat est pour le moins discutable et relatif mais l'intervention de l'État est possible, même si elle est imparfaite.

Au delà de ces remarques, « Faire société » c'est donc forcément tenter de le faire avec tout le monde, avec tous nos concitoyens mixer les milieux culturels, socio-économiques, les âges, les origines, les cultures...

Tous nos concitoyens, ce mot prend ici une formidable résonance : **sont citoyens ceux qui font partie de la cité, qui en sont les acteurs impliqués, acteurs impliqués dans une société porteuse, forcément, d'une diversité** dont chacun peut avoir du mal à se faire une représentation.

Qu'implique alors cette expression : faire société ?

Pour répondre à cette question je vous suggère, comme par glissement, de laisser résonner la notion de société... Pour qu'il y ait société il faut qu'il y ait **un ciment**, il faut que quelque chose vienne structurer ce qui sans cela ne serait qu'un agrégat. Il faut qu'il y ait un ciment, **un lien... un lien social...** (Cf. Miguel Benesayag : « le mythe de l'individu ». L'individu est la partie de la multitude, il en est l'élément, la juxtaposition d'individus déliés crée la multitude. La personne est un individu... relié !)

Ces expressions : ciment social ou lien social sont au fond des images, elles fonctionnent comme des métaphores. Faire société c'est se relier, le vouloir, le

décider, l'accepter, etc. Se lier mais quelle est donc la nature du lien ? De quoi est fait ce lien social ?

C'est ce que je vous propose d'explorer à partir de plusieurs points d'appui : Un essai de définition du lien social, une analyse de ses composantes, et une réflexion sur ce qui fait aujourd'hui la socialité, à savoir la connexion comme modèle avec ses effets possibles de dé-liaison.

Le lien social c'est ce qui relie les hommes...

Définition basique, primaire et insuffisante puisque tout prétend relier, de la voiture à EDF, en passant par le réseau ferroviaire, l'autoroute, la banque, le commerce, le téléphone, la radio, la télévision, la presse, l'internet, Facebook et finalement l'économie, la politique, bref, tout relie les hommes ou peut les relier, ou prétend les relier, même ce qui profondément les sépare... Le lien est un thème à la mode, il se vend bien et fait bien vendre, surtout en nous faisant prendre le support du lien pour du lien. Le téléphone, en soi, ne relie pas les hommes, il peut leur permettre de se relier s'ils en font un certain usage... Il nous faut donc chercher définition plus complexe...

Reprenant la distinction entre l'individu et la personne, nous pouvons regarder le lien social comme une sorte de garantie que la personne ne soit jamais réduite à un simple statut d'individu ou, si l'on préfère, garantie que l'individu advienne au statut de personne et soit reconnu dans celui-ci. Ceci nous permet de construire une autre définition du lien social, plus élaborée : ***c'est ce qui inscrit l'individu dans un tissu de relations et qui, par conséquent, le constitue comme personne, lui conférant, de ce fait, la dignité et l'humanité qui s'attachent à sa condition d'homme.***

Il se pourrait bien que la société dans laquelle nous vivons soit malade du lien, « dissociété » (Jacques Généreux), société de déliaison... Il est donc d'autant plus important de tenter de faire société... pour restaurer ce lien fragilisé.

La métaphore du cordage...

Ainsi défini, il me semble intéressant de regarder de quoi est constitué ce lien, et de laisser travailler l'expression « *lien social* » dans sa dimension métaphorique : Tel un cordage composé de fibres multiples, de quelles « *fibres* » est composé le lien social ? De quoi est fait ce lien ? Quels en sont l'agencement, la résistance à la flexion, à la torsion, à la traction... Quelles sont ses fragilités, ses faiblesses ? Il faut, si je puis dire, **laisser travailler la métaphore du lien**. Métaphore du cordage qui trouve sa résistance dans plusieurs éléments concordants : le nombre de fibres, leur nature, leur agencement, leur assemblage... et de ce fait la résistance à l'usure du cordage qui résiste longtemps même quand certaines fibres ont déjà lâché par exemple à cause du frottement...

Je vais donc essayer d'identifier quelques fibres du cordage et seulement quelques fibres mais essentielles à mes yeux.

Le lien social est fait de culture.

Être relié c'est partager une culture, c'est avoir en commun des codes culturels qui permettent d'échapper à la puissance de la pulsion et à la confrontation immédiate au réel. **Être relié c'est partager des symboles**, des codes symboliques, c'est donc avoir, en commun, une langue. La langue forme élaborée de la culture est constitutive du lien social. Encore faut-il que la langue se fasse parole. Le lien social exige la rencontre, la relation affective,

les échanges relationnels réels, concrets, ceux qui permettent réellement l'usage de la langue.

La société malade du lien souffre d'un lien social qui tend à se vider de sa culture. La langue⁴ y fait de plus en plus difficilement référence, (langage SMS...) les rituels s'effacent, la culture marchandisée est à vendre, la « Star-Ac » tend à devenir le parangon de l'avenir de la chanson française ! Là je vais me faire traiter de réactionnaire !!!

Le lien social est fait d'histoire.

On n'y pense peut-être pas assez, sauf quand on a à en souffrir : Les hommes sont reliés entre eux par une culture qui les inscrit aussi dans une histoire, c'est à dire reliés à un peuple ancré dans une terre. Ceux qui ont été déplacés ou qui ont dû émigrer contre leur gré (ou même de plein gré) le savent bien. **L'homme n'a d'histoire que collective et située.** C'est, au fond, ce qui permet que se constitue le sentiment d'appartenance et que s'élabore l'identité. Nombre de conflits s'originent dans l'impossibilité où se trouve un peuple d'affirmer, pour lui-même, et pour les autres, cette identité à travers son histoire et sa terre qui lui sont déniées.

La société malade du lien souffre d'un lien social qui tend à se vider de son histoire. Dans une amnésie⁵ collective qui frise la désorientation dans le temps. Nous n'avons collectivement qu'une pitoyable mémoire politique et nous portons haut dans les sondages et dans les urnes des candidats qui devraient nous faire peur.

⁴ Voir Cécile LADJALI : « *Mauvaise langue* » Ed. Seuil, coll. Non conforme. Paris 2007. Voir également le film de Laurent QUANTET : « *Entre les murs* » 2008.

⁵ Michel Billé : *La société malade d'Alzheimer*. Ed. Eres coll. L'âge et la vie. 2014.

Le lien social est fait d'échanges.

Il est fait d'échanges, de tous échanges, de toutes sortes. En d'autres termes, il se nourrit de dons et de contre dons. On le sait depuis les travaux de Marcel MAUSS, encore faut-il resituer correctement de quoi l'on parle. Le don est au fond, le principe de sociabilité primitif qui comporte trois obligations :

L'obligation de donner

L'obligation de recevoir

Et l'obligation de rendre.

Le don est donc interactif, il est don et contre don et c'est cette dynamique qui engendre le lien. On pourrait dire dans un langage plus contemporain, il est non pas dépendance mais interdépendance et par conséquent, constitutif du lien, du ciment social, parce que nous nous « *devons* » les uns aux autres. **Cette dette est à la base d'une société solidaire⁶**, c'est à dire une société qui se reconnaît une dette envers certains de ses membres en raison de leur âge, de leur handicap, de leur maladie ou que des conditions particulières de fragilité et un environnement défaillant rendent vulnérables.

Notre société malade du lien souffre d'un lien social qui tend à se vider de la solidarité fondatrice et à lui substituer le produit marchand, assurantiel, comme si la logique du marché était plus fiable que la logique solidaire, comme si les deux avaient égale valeur...

⁶ Voir Serge PAUGAM : « Repenser la solidarité. » PUF Le lien social Paris. 2007.

Le lien social est intergénérationnel.

Ces échanges, en effet, se jouent pour l'essentiel entre des générations différentes et nous savons, désormais, que nous vivons dans des rapports à quatre voir cinq étages générationnels.

Il nous faut regarder cela d'abord au niveau macro social : Il s'agit de nouer (ou de conserver) un pacte intergénérationnel solide au sujet des retraites et au sujet de la prise en compte des déficiences ou maladies qui accompagnent parfois le grand âge et qu'il est désormais convenu de nommer « dépendance » : qu'il s'agisse de déficiences physiques intellectuelles ou psychiques. Le lien social prend ici forme de **contrat social qui lie, c'est à dire engage les générations entre elles** parce qu'il y va des valeurs de la République et que nous devons comprendre que l'argent des vieux c'est l'emploi des jeunes.

Notre société, malade du lien, souffre d'un lien social marqué par une « guerre des âges⁷. » Si nous n'y prenons garde nous délierons bientôt les générations, croyant exonérer les plus jeunes de leurs obligations envers les plus âgés mais, ce faisant, c'est l'argent des riches qui sortira vainqueur de la guerre des âges en faisant croire aux plus jeunes que les vieux vont leur laisser une dette...

Le lien social est un lien familial.

Au niveau microsocial, le lien intergénérationnel se noue et se joue à l'intérieur des rapports familiaux. Pour un peu, on l'aurait oublié. Le lien social est d'abord, sans doute, un lien familial et ceci quelle que soit la forme

⁷ Voir Jérôme PELISSIER : « La guerre des âges » Ed. Armand COLIN. Paris. 2007.

que prennent aujourd'hui les structures familiales. La famille ne s'organise plus en unité concentrée, en noyau (famille nucléaire ou conjugale) mais en **réseau potentiellement plus étendu que jamais**. A l'intérieur de ce réseau, chacun, librement ou non, se connecte avec les autres, certains autres, quelques autres. Le lien intergénérationnel est, sans doute, de plus en plus délesté de la contrainte pour devenir un lien fondé sur le choix, sur l'engagement relationnel.

Notre société malade du lien souffre d'un lien social malmené au niveau le plus intime dans des histoires familiales avec lesquelles nous avons parfois tant de mal à vivre.

Il y a longtemps que le toit, l'unité d'habitation ne suffit plus à faire la famille. Le nom, le droit et le contrat eux aussi sont devenus insuffisants à dire la famille, à l'établir... Mais on était de la même famille parce qu'on était du même sang, c'est-à-dire du même lit, euphémisme pour ne pas dire du même sperme mais le laisser entendre. Les sangs eux aussi sont désormais mélangés et pluriels au point que certains croient judicieux de convoquer l'ADN pour dire la famille en prétendant lui donner des bases apparemment scientifiques et irréfutables... Non, la famille aujourd'hui se pense et se vit sur des bases renouvelées : **c'est, plus que jamais, le choix qui fait la famille**. Dans une constellation familiale de plus en plus étendue⁸ des individus liés par une histoire (même brève) ou au contraire, déliés de toute obligation choisissent de se relier avec tel ou membre de cette constellation.

⁸Et non pas de plus en plus restreinte comme on le dit souvent... En effet quand les couples se défont et se recomposent, les adultes potentiellement dans des rôles parentaux augmentent en nombre, les frères et sœurs (vrais et faux, demi et pseudo)... se multiplient d'autant... les grands parents, les oncles et tantes, les cousins et cousines sont plus nombreux que jamais...

Et l'on ressent les difficultés que cela engendre... Il va falloir apprendre à nos enfants à choisir de se lier, durablement... Et choisir c'est aussi renoncer. De la même manière, il nous faut **repenser les liens** que l'on croyait naïvement définis pour toujours : **liens de paternité et de maternité, liens de fraternité, fonctions parentales** et grand-parentales, etc.

Histoires de liens là encore, notre société décidément malade du lien a besoin de « soutenir la parentalité,» de ménager des « espaces de rencontre » où des parents vont pouvoir parler à leurs enfants et peut-être se parler entre eux, à condition qu'un médiateur...

Le modèle de la connexion conduit nombre de nos contemporains à vivre leurs relations familiales sur le mode de la **possible réversibilité**. La liaison peut se faire dé-liaison entraînant combien de confusions dans l'esprit de ceux qui souffrent de ces avatars familiaux. Comment un enfant se structure-t-il dans une société qui valorise l'éphémère, le réversible, le vrai-faux, le virtuel ?

Le lien social est fait de relations affectives.

Pourtant, le lien social est fait de relations affectives, pour un peu cela aussi, on finirait par oublier de le regarder, comme si le social n'était pas aussi constitué de relations interpersonnelles. Le lien social, ce qui nous relie les uns les autres, est pourtant bien fait, notamment, de **sentiments éprouvés qui vont de l'amour à la haine**, de l'attachement à l'évitement, de la tendresse à l'indifférence, que sais-je encore ? Lien d'affection, de sexualité, d'amour, d'amitié, de tendresse...

Notre société malade du lien souffre, je crois, d'un lien social qui malmène nos relations affectives, rend difficile l'expression des ressentis,

incite au passage à l'acte et peine durablement à parler d'amour... Le casting y remplace sournoisement la rencontre...

Le lien social est fait de valeurs, de normes, et de rituels...

Certes tout n'est pas équivalent dans cette énumération et chaque terme mériterait définition et développement. Tout ne se vaut pas, (valeurs hiérarchisées) tout ne se fait pas et ne peut pas se faire, (normes de comportement) la vie en société exige la pratique de **rituels dont la fonction est de relier la communauté des hommes** au tour d'un sens partagé attribué ou reconnu aux évènements majeurs de la vie personnelle ou sociale. Les évènements dramatiques que nous avons traversés récemment nous ont sans doute fait prendre ou reprendre conscience, au moins un peu, de l'importance de ces normes, de leur hiérarchie, de ces valeurs et de ces rituels.

Nos vies, lorsque nous nous relierons affectivement aux autres sont alors faites de rapprochement, de distance, d'engagements et de renoncements, d'alliance, de séparation et finalement de pertes et de deuils. Deuils qui appellent les rituels que nous avons tendance à faire disparaître, par incapacité à les renouveler et par une marchandisation de la mort et de ce qui l'entoure. Ce faisant, nous nous employons collectivement à **désocialiser la mort** comme si cela pouvait nous dispenser d'avoir à vivre nos deuils. La dé-ritualisation⁹ du deuil poursuit alors la dévitalisation du lien social.

⁹ Quelques drames majeurs récemment vécus comme la canicule de l'été 2003 ou les attentats de Madrid, et plus récemment les attentats terroristes de Paris fin 2015, Bataclan et autres, pourtant de natures très différentes, montrent combien nous avons besoin de ces pratiques sociales, de ces rituels de deuil sans lesquels nous sommes, chacun, individuellement et personnellement, confrontés au non-sens, à l'impensé de la mort. La fonction du rituel, mortuaire en particulier, c'est de proposer un sens et par-là de relier – lien social – les personnes à l'intérieur de la communauté des hommes. Sans cela, ils ne sont qu'individus dans la multitude. Le lien social est donc aussi un lien porteur de sens, c'est à dire proposition de valeurs.

Notre société malade du lien souffre d'un lien social qui, en évacuant la mort, peine à proposer du sens à la vie.

On pourrait ainsi poursuivre l'énumération des fibres qui constituent le cordage qui nous relie. Le lien social est fait de peinture, d'architecture, de musique, d'art, de littérature...Je n'ai fait qu'évoquer quelques unes des fibres qui le constituent. L'essentiel est de saisir que **cette construction du lien social est complexe**, qu'il est toujours artificiel d'en isoler une composante et que c'est particulièrement l'interaction entre les composantes qui fait la qualité du lien social.

Devant la mise à mal du lien social, plus que jamais peut-être, **nous sommes tentés de trouver de nouveaux modèles** qui nous dispenseraient de retisser ce qui doit l'être, de restaurer le lien et de le conforter là où il est fragilisé. Il se pourrait bien alors que le modèle du lien laisse la place au modèle de la connexion et que ceci nous précipite dans une société de dé-liaison.

La connexion : nouveau modèle de socialité...

Êtes-vous connecté ? Vous avez remarqué, sans doute, l'importance prise par cette question depuis ces dernières années. C'est quand même beau le progrès ! Directement cette question concerne évidemment la connexion à l'internet mais au-delà, nous avons bien conscience qu'il s'agit, pour chacun, d'être connecté au monde qui nous entoure. **L'Internet étant devenu, ou devenant, le nouveau modèle sur lequel se construit notre rapport au monde et aux autres.**

Il y a peu encore il s'agissait d'être branché, c'était, disons, la modernité des années 80... Les politiques devaient être branchés, dedans, « in » c'était la nouvelle manière d'être dans le coup, d'être à la mode... Ne dites plus à personne que vous êtes branché, cela fait ringard, has been, il faut être connecté ! Être branché suppose l'existence d'un circuit, électrique par exemple, auquel vous vous raccordez. **Le branchement suppose la matérialité** du circuit auquel

vous vous reliez physiquement par un branchement contraignant.

La connexion dispense de cette matérialité. Il ne s'agit plus de se brancher sur un circuit mais de se connecter à un réseau. La connexion est immédiate, immatérielle, éphémère, réversible. On se branche à la réalité d'un circuit, **on se connecte à la virtualité d'un réseau**. On est « nomade » quand on voyage sur un trajet, une trajectoire ; on voyage encore en se déplaçant sur un circuit ; on « surf, » immobile, sur le web, de site en site et non plus de lieu en lieu. La version nomade, virtuelle, de nous-mêmes est connectée à cette réalité virtuelle qui nous rend accessible un espace infini dans un rectangle de 20 et 30 centimètres de côtés qui contient potentiellement le monde, à moins qu'il ne fasse écran entre le monde qu'il est sensé nous offrir à nous qui, avidement, voudrions le dévorer. **A moins que l'écran ne fasse écran, qu'il dissocie là où il paraît relier...**

Le modèle de l'internet...

Insensiblement mais très rapidement, le modèle de l'Internet envahit ainsi tous les domaines de notre vie, des plus publics aux plus intimes et tout, **aujourd'hui, se pense et se met en œuvre en réseau**. Les arguments ne manquent pas pour convaincre : rapidité, immédiateté, proximité, facilité,

légèreté, nouveauté, technicité, efficacité, tout est bon pour inciter au réseau. Il y a peu encore, pour traiter un problème on fondait une association, aujourd'hui on crée un réseau, partenarial comme il se doit, à l'intérieur duquel on se coordonne, (l'un ne va pas sans l'autre) on maille le territoire (modèle du filet, du « net ») on mutualise les moyens, etc. Tout se fait en réseau : réseau de téléphonie, réseau d'électricité, réseau ferroviaire, autoroutier, réseau de soins, de coordination gérontologique, de santé, d'influence mais aussi, de prostitution, de trafic de drogue, j'en passe évidemment... La psychiatrie elle-même se pense en réseau là où elle se pensait en secteur il y a peu encore.

Le modèle associatif permettait la durée, la pérennité, le réseau assure l'instantanéité ; l'union faisait la force, le réseau fait la souplesse ; le poids de l'association assurait sa solidité, la légèreté du réseau en assure l'efficacité ; j'en passe, mais surtout l'association exigeait l'engagement sur le long terme, la connexion au réseau, elle, est toujours réversible, désengagement possible.

La connexion est toujours réversible, toujours déconnexion possible.

Le modèle de l'Internet pénètre ainsi tous les compartiments de notre vie, même les plus intimes, c'est ainsi qu'il préside désormais à l'organisation des rapports familiaux. Les caractéristiques de la connexion se retrouvent désormais dans la structure même des rapports familiaux :

Connexion et socialité.

Quand **la connexion devient le ciment de la socialité**, on ne peut pas être surpris que les relations sociales deviennent de plus en plus éphémères, réversibles, qu'elles s'allègent au point de ne valoir que par leur apparence pour ne pas dire que par leur mise en scène. La relation depuis longtemps s'est

muée en communication, laissant penser, à l'instar de la communication publicitaire, que la forme du message l'emportait sur son contenu. Au moment où la communication à son tour se mue en connexion, il se pourrait bien **que la relation disparaisse au profit d'un lien virtuel hypothétique**. Les relations familiales par exemple ont pourtant besoin d'incarnation pour exister, elles doivent être vécues par des hommes et des femmes de chair qui rient, qui pleurent, qui s'étreignent... Elles ont besoin de la durée, s'accommodent peu du temps réel. Sans cette durée, sans cette construction structurante, leur fragilité même ne peut que fragiliser ceux qui les vivent.

Les relations familiales et les relations professionnelles sont désormais vécues sur le même modèle : on passe un casting pour être recruté, on signe un contrat à durée très déterminée, éventuellement renouvelable, dont on peut se libérer, se défaire à chaque moment devant les difficultés qui se présentent.

Et pourquoi pas diront certains, peut-être ? C'est vrai pourquoi pas ? Ce n'est certes pas d'aujourd'hui que les formes de socialité évoluent et que l'on voit apparaître de nouvelles manières de vivre ensemble. C'est là précisément que se situe le problème. Lorsque vous vous connectez à l'Internet vous êtes seul, vous vous coupez des autres, même au motif ou au prétexte de vous relier. La connexion n'est pas un modèle qui proposerait de **vivre avec les autres** mais un modèle qui propose **de vivre pour soi**. Or ce qui fait l'homme c'est sa capacité à construire du lien et ce faisant à se construire personnellement et non individuellement.

La société de dé-liaison ?

La voilà **la société de dé-liaison, la société malade du lien**. Une multitude et non une communauté humaine, d'individus et non de personnes, connectés

mais déliés, sans histoire commune, sans terre, sans langue, c'est-à-dire sans attaches identitaires, sans culture qui pourrait différer la violence ou en sublimer la réalisation. Dans cette société malade du lien, désorientée, perverse, schizophrène, certains, plus fragiles ou plus exposés endossent les symptômes, présentent les maladies, se font soigner, même, et permettent ainsi implicitement, bien involontairement, au système social de continuer à aller vers plus de dé liaison.

Société de dé-liaison, « dissociété, » dit, quant à lui, Jacques Généreux : « *La dissociété est donc un processus culturel et politique qui repose sur la délicate transformation psychique de chaque personne en individu atomisé.../... Nous sommes biologiquement et psychiquement constitués par des relations aux autres. Nous ne sommes pas des êtres préexistants qui entrent en relation, mais des êtres nés d'une relation et dont le développement est façonné par un ensemble d'interactions avec les autres : nous sommes de la relation incarnée. Exister c'est être par et avec d'autres¹⁰.* »

Pour conclure :

Au fronton de la République sont inscrites les valeurs fondatrices qui déterminent le lien social et devraient, si nous les cultivons, nous préserver de cette dé-liaison.

Le lien social est fait de liberté : toujours relative mais réelle parce que, comme le suggérait J.P. SARTRE : « *L'important n'est pas ce qu'on a fait de l'homme mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui.* » Au-delà du déterminisme social économique, culturel qui nous a faits, nous retrouvons

¹⁰ Jacques GENEUREUX : « La dissociété » Ed. Seuil. Paris 2006.

alors **notre liberté d'homme**, ne serait-ce que notre liberté de résistance ou d'indignation. Cultivons la !

Le lien social est fait d'égalité, et l'on ne peut pas transiger sur cette égalité parce qu'il s'agit, in fine, de se considérer les uns les autres comme participant à la même humanité. On ne pourra pas, dès lors, se satisfaire, par exemple, de l'égal accès de chacun à la ville, aux équipements, à la culture que sais-je ? L'égal accès c'est mieux que l'inégal accès mais la valeur fondatrice reste **l'égalité de tous les hommes** quels que soient leur situation sociale ou personnelle, leur âge, leurs talents leurs déficiences... C'est cette valeur républicaine dont il ne faut pas se dessaisir sous peine d'admettre que la vie des uns vaudrait plus que la vie des autres. Liberté que nous aurions sans doute à reformuler en équité, dans l'esprit du Conseil National de la Résistance : chacun donne selon ses moyens et reçoit selon ses besoins.

Le lien social est fait de fraternité : même si cette valeur là est la plus discrètement évoquée, c'est bien un lien fraternel qui relie les hommes et ce n'est pas simple ! Souvenez-vous : « *Adam et Ève eurent deux fils : Caïn et Abel ... Or Caïn tua Abel ...* » Et comme Caïn, nous sommes toujours tentés de rompre le lien fraternel ou du moins d'oublier de l'entretenir. C'est pourtant cette valeur de fraternité qui se décline en engagement solidaire.

Le lien social est fait de solidarité. Il s'agit au fond de se reconnaître une dette personnelle et collective envers autrui. C'est à ce prix que le lien de fraternité fonde aussi les rapports sociaux.

Le lien social c'est enfin ce qui nous met en présence réelle de l'autre, quel qu'il soit, nous permettant de reconnaître en nous la part de lui, participant à la même humanité parce que comme l'écrivait si joliment Jacques PREVERT
« *C'est dans le miroir des autres que, parfois, on se reconnaît.* »

Alors à tout âge... vraiment tentons de faire société !

Michel Billé. Sociologue.